

|                  |  |
|------------------|--|
| <b>Source</b>    | <i>Revue française d'études américaines n° 130</i> |
| <b>Date</b>      | avril 2011   |
| <b>Signé par</b> | Claudette FILLARD                                  |

Professeur à l'ENS de Lyon, spécialiste de littérature et d'histoire intellectuelle et culturelle des États-Unis au XIXe siècle, François Specq met ici à la disposition du lecteur francophone l'article publié par Margaret Fuller en 1843, dans le *Dial*, journal transcendantaliste, sous le titre de « *The Great Lawsuit. Man versus Men. Woman versus Women* », comme noté à la page 63 de l'ouvrage. Ce traducteur confirmé domestique un texte hétérogène sans se laisser assourdir par son « théâtre des voix ». Il invite ainsi son lecteur à démêler l'écheveau d'un essai polymorphe, tour à tour narratif, discursif, poétique, anecdotique et émaillé de maintes allusions érudites, de citations multilingues, comme de passages autobiographiques où le « je » émerge en un dialogue fictif avec Miranda, son double et masque transparent. Les ruptures de ton et d'argumentation font écho aux propos à bâtons (presque) rompus des « Conversations » organisées par Margaret Fuller pour les femmes de Boston. Écriture féminine peut-être, différente de l'ordre et de la rigueur censément masculins, et méthode socratique qui laisse au lecteur le soin de trouver son propre chemin. Mais il importe de nuancer de telles interprétations si l'on veut échapper au risque d'une rationalisation contre laquelle François Specq lui-même tente de se défendre (p. 84). On ne peut en effet faire abstraction de la grandiloquence de certains passages, notamment dans le préambule, de quelques bouffées d'autorité, d'une certaine tentation de sermonner à grands renforts de courtes paraboles. Des notes abondantes et scrupuleuses aident à l'effort de décryptage. S'y ajoute une précieuse postface, où François Specq administre la preuve de son expertise, et que le lecteur moderne gagnerait peut-être à lire avant la traduction elle-même. [...]

François Specq souligne à juste titre la nature théologique et philosophique du texte analysé et son plaidoyer pour une « mystique émancipatrice ». À l'éloge de la raison hérité de la période des Lumières Margaret Fuller préfère la liberté qui l'emporte sur l'égalité. Rien ne vaut la liberté d'un total épanouissement de soi, et seule une complète autonomie (*selfreliance*) assure le véritable pouvoir, non pas *redistribué* mais *redéfini*, selon la remarque de François Specq dans sa lumineuse conclusion. Même si elle décline soigneusement les avantages du célibat, contrairement à ce qu'on lit sur la quatrième de couverture, Margaret Fuller n'exclut pas le mariage dont elle conçoit quatre formes différentes, toutes génératrices d'harmonie. Avec elle, la théorie des sphères qui faisait florès en Amérique devient harmonie des sphères, lointain rappel de temps pythagoriciens. En un monde où masculin et féminin se mélangeraient en chacun de nous elle imagine un Apollon féminin et une Minerve masculine. La figure archétypale de l'androgyné refait surface. Mais il s'agit en outre et déjà d'une déconstruction des codes du masculin et du féminin, prélude avant-gardiste aux réflexions les plus contemporaines sur le genre. Là réside la radicalité et la modernité d'un texte souvent oublié mais réhabilité avec bonheur par François Specq à qui on pardonnera aisément quelques ponctuelles indulgences.